

AUTOUR DE LA CRISE VITICOLE DE 1907 DANS LE VAR CONSCIENCE « MÉRIDIONALE » ET LANGUE D'OC

1907, « le Midi bouge ». Une stimulante analyse de R. Pech¹ situe les enjeux en Languedoc : si le mouvement des viticulteurs se soutient d'une conscience historique qui réanime le souvenir de la Croisade, il s'agit bien moins de « révolte contre Marianne » que de « Marianne en révolte ».

Qu'en est-il de la Provence ? Car 1907 fut aussi provençal. Bouches-du-Rhône, Vaucluse, aux structures et productions agricoles bien différentes de celles du Languedoc, participent par quelques meetings. Les Basses-Alpes sont hors-jeu. Mais le Var se lève. La vigne, presque partout présente, est souvent ressource première². Son monde, avant tout celui des petits propriétaires exploitants, semble aussi homogénéisé politiquement : l'insurrection de 1851 est thème fondateur d'un « Var Rouge » où radical-socialisme et socialisme (souvent modéré) se confondent dans le « parti avancé ». Mais si en 1906, le Bloc de Gauche obtient les quatre sièges de députés (trois socialistes, un radical-socialiste), les clivages politiques structurent la sociabilité villageoise. Or le mouvement de 1907, qui mêle « Rouges » et « Blancs », scelle cette fragile unité de représentations

1. R. PUECH, « 1907 : Révolte contre Marianne ou Marianne en révolte ? », *Per Robert Lafont*, Montpellier, 1990, pp. 223-240.

2. Nous renvoyons aux ouvrages fondamentaux de Y. RINAUDO, *Les paysans du Var, fin XIX^e siècle, début XX^e siècle*. Lille, 1982. *Les Vendanges de la République. Les paysans du Var à la fin du XIX^e siècle*, Lyon, 1982.

symboliques : s'articulent-elles à une conscience identitaire provençale, et, plus largement, méridionale ?

Cet article ne veut pas refaire l'histoire d'un événement bien connu, mais, à travers un repérage neuf de textes et d'éléments biographiques, préciser le rôle des idéologies, des représentations « régionales » et de la langue provençale³ dans ce mouvement complexe, et dans ses suites.

Lien avec le Languedoc et détermination varoise.

Le 5 mars 1907, *Le Petit Var*, quotidien à fort tirage du « parti avancé », « évangile démocratique » des cercles de villages et de quartiers, rend compte d'une conférence félibréenne donnée à la mairie de Toulon. Les lecteurs, encore bilingues pour la plupart, peuvent vibrer au souvenir de la glorieuse civilisation d'Oc, et déplorer sa fin : « la formidable trombe des barbares du Nord ... le Midi vaincu, sa nationalité perdue », sa langue humiliée... Cette rhétorique exaltée fait-elle sens au delà du cercle des fidèles ? Elle se prolonge de déploration sur l'indifférence des élites à l'égard d'une langue qui perdure par la fidélité populaire (quelque peu complexée par la « suprématie rhodanienne »). Et comment le conférencier aurait-il pu se douter que deux mois plus tard le Midi bougerait, « *Dis Aup i Pirenèu* »⁴, du Languedoc au Var ?

L'appartenance au Midi géographique, voire linguistique, se prolonge-t-elle d'une conscience historique ? Pour les lecteurs du *Petit Var* les repères symboliques sont sans doute plus ceux de l'histoire de France que les bûchers de Montségur.

Par contre le lien avec le Languedoc, la conscience de « méridionalité » sont des données anciennes et objectives dans le monde agricole. En 1889 déjà, Noël Blache, président de la société agricole de Toulon, invitait les agriculteurs du Midi à se regrouper en « Légitime défense ». En 1905, devant l'effondrement des prix et la mévente, les organisations professionnelles où dominent les grands propriétaires mobilisent les vignerons : que l'état taxe les vins étrangers, réprime la fraude. Les Varois militent dans le Comité de défense viticole du Midi. Un de leurs dirigeants, le docteur Balp, actif au congrès de Béziers, réunit 1200 délégués varois à Draguignan.

3. Le lecteur intéressé par les textes provençal évoqués ici pourra en trouver l'intégralité dans : R. MERLE, *Les Varois, la presse varoise et le provençal, 1860-1910*, Bulletin Société d'études historiques du texte dialectal, 1996 (contacts : 213, chemin Domergue, 83500 La Seyne).

4. MISTRAL, *I troubaire catalan*, 1861.

Dans le même temps, en riposte à la crise, naît le mouvement coopératif, lui aussi lié au Languedoc. Marin, maire de Camps (un village de 600 habitants près de Brignoles), visite dans l'Hérault la célèbre coopérative *Les Vignerons libres de Maraussan*, gérée par des socialistes qui dirigent aussi la municipalité. Marin crée la coopérative viticole de Camps (la première du Var avec celle de Cotignac) : le projet est lancé en 1905, la coopérative fondée en mai 1906, son local inauguré le 3 février 1907.

Le sous-préfet voit dans cette inauguration « les premiers signes avant-coureurs » de l'explosion : « Dans les discours prononcés à la fin du banquet, notamment par M.M. Blache et Reuter, on sent une hostilité violente contre le gouvernement qui, selon ces orateurs, ne réprime pas la fraude, ne veut pas la réprimer »⁵.

En dénonçant deux « Rouges », le sous-préfet ajoute perfidement : « M.M. Blache et Reuter sont tous deux fort riches ». Actifs dans les organisations professionnelles, ces propriétaires aisés portent plus ici le point de vue du monde viticole qu'une réflexion cohérente du « parti avancé » : le 12 février, dans son compte rendu de l'inauguration, le *Cri du Var*, hebdomadaire du parti socialiste, ne traite pas au fond de la situation. Le pouvait-il ? Chacun à leur façon, les députés socialistes Allard, de Draguignan, et Vigne, de Brignoles, ont souvent insisté sur la nécessaire rencontre des petits paysans et du socialisme. Mais il s'agit maintenant d'un affrontement avec Clemenceau, le sénateur du Var élu grâce aux voix socialistes, et dorénavant Président du Conseil.

L'inauguration, que la presse ignore presque, n'est certes qu'un micro-événement : les Campsiens ont convié tous les élus du Var et les représentants du gouvernement, ils se contenteront des « invités pas trop nombreux qui avaient accepté notre invitation »⁶ !

Cependant, au berceau de la jeune coopérative, un significatif croisement d'engagements fait mesurer par quelles médiations individuelles, parfois atypiques, sont à l'œuvre les nécessités de l'histoire.

Voici le maire, Marin. Sa « nature impulsive et généreuse... a pu se réjouir du succès d'une expérience qui est surtout son œuvre »⁷. Œuvre qui procède de la conviction et non d'une motivation professionnelle personnelle : Marin est maréchal-ferrant. C'était « un homme réfléchi, qui avait formé ses convictions par de nombreuses lectures. Dans sa famille, on l'appelait "le philosophe", voulant dire par là que ses lectures ne l'avaient pas enrichi ; il léguera une bibliothèque à ses héritiers »⁸. Il aime versifier en français, mais

5. Rapport du sous-préfet de Brignoles, 26 juin 1907, Arch. dép. du Var, 4.M.41.4.

6. Coopérative viticole de Camps, registre des délibérations, 1^{er} mars 1907.

7. *Le Cri du Var*, 12 février 1907.

8. Edmond ORTIGUES, *Camps-la-Source, Pays des Chapeliers*, Nice, 1993.

il est aussi boute-en-train provençal des fêtes locales, et du cercle « rouge » de l'Avenir. Maire radical-socialiste, conseiller d'arrondissement socialiste (indépendant), lié à Clemenceau, Marin est prêt à bien des ouvertures, y compris à droite, pour mener à bien son œuvre de « socialisme pratique »⁹.

Voici Vernet, professeur d'agriculture, qui assure la vinification à la coopérative. Propagateur du syndicalisme agricole de gauche, il n'a eu de cesse de montrer au vigneron isolé, proie de l'ignorance, de l'usurier, de la mévente, que la coopération améliore la qualité, permet des prix avantageux¹⁰. Il est très lié à Vigne, le député de la circonscription, et viticulteur qui, après une scolarité au lycée, maintient l'exploitation familiale de Montfort. Cet homme de terrain est passé du radicalisme à un socialisme fort modéré.

Voici Reuter, viticulteur aisé donc, spécialiste des questions agricoles au parti socialiste, et homme de terrain (il sera conseiller général socialiste de Saint-Tropez en 1910). Le jour de l'inauguration, il salue dans *Le Petit Var* la coopération, qu'au banquet il présente comme première étape du « terme désirable de l'évolution économique, l'avènement du régime collectiviste »¹¹.

Voici Noël Blache, propriétaire aisé, depuis longtemps actif à la société d'agriculture. Son discours exprime une « ardeur démocratique »¹² fameuse dans le Var. Cet avocat toulonnais est original représentant de l'évolution politique du Var : républicain sous l'Empire (en 1869, son ouvrage *L'insurrection du Var en décembre 1851* est un coup de tonnerre), gambettiste, puis candidat opportuniste contre Clemenceau et ses radicaux aux législatives de 1885. En 1907, il est maire socialiste (indépendant) de Besse. En tant que président du conseil général, il a reçu et salué en provençal Mistral lors de la *Santo Estello* d'Hyères en 1885. Mais ce félibre choisit de chanter en français sa Provence et les Provençaux, ses romans et nouvelles ont un certain succès.

Ainsi, inscrites dans l'horizon national et l'horizon local, dans la rhétorique idéologique et l'exigence rurale de réalisations concrètes, se nouent autour de la jeune coopérative la tradition républicaine, modérée ou avancée, les espérances socialistes, la modernité technique, la représentativité professionnelle, la « provençalité » vécue comme attachement au pays et à ses hommes.

En avril 1907 le Languedoc s'ébranle, le Var suit : ici aussi des hommes nouveaux lancent l'action. Si le banquet de Camps a donné la mesure de

9. Lettre de Marin au Conseil Général, 7 janvier 1908, Arch. dép. du Var, 14 M 7.

10. Coopérative de Camps, registre des délibérations, 30 avril 1907.

11. *Le Petit Var*, 8 octobre 1905.

12. *Le Cri du Var*, 12 février 1907.

13. *Le Cri du Var*, 12 février 1907.

l'inquiétude, ce n'est pas d'un fief « rouge » que part le mouvement, mais d'un village de 300 habitants politiquement divisés, Néoules, au sud de Brignoles. « Enfin, indique le sous-préfet, ce sont les habitants de Néoules, très éprouvés par la crise, mais assurément pas au point de mourir de faim, qui voient surgir du sein de leur bourgade une sorte de "Rédempteur au petit pied" sous les espèces de Sieur Emeric Henri, 23 ans ». Ce jeune « ambitieux » est fils d'un riche propriétaire, « réactionnaire notoire »¹⁴. A l'initiative d'un Comité d'intérêt local et de défense agricole et viticole (six réactionnaires et dix révolutionnaires, selon le sous-préfet), plus de cent Néoulais appellent les Varois à refuser l'impôt, comme en Languedoc.

D'autres comités se forment aussitôt dans les localités viticoles de la région toulonnaise (Le Beausset, Cuers) et du centre-ouest. Socialistes et réactionnaires s'y retrouvent. Les syndicats agricoles suivent, y compris ceux de droite salués ironiquement par *Le Petit Var* : « Mieux vaut tard que jamais ».

L'axe corporatif Languedoc-Var se double affectivement d'un axe Argelliers – Néoules : si Balp et quelques délégués des organisations professionnelles participent au premier grand meeting languedocien (Beziers, le 12 juin), l'honneur revient au Petit Poucet de Néoules : sa délégation, menée par Emeric, étant celle de la commune la plus éloignée, défile derrière Argelliers en tête de l'immense cortège. Elle en ramène légitimation personnelle du « Rédempteur » Marcellin Albert, souffle et désir d'agir : les viticulteurs varois sont appelés à manifester le 26 mai, à Carnoules, localité au centre du Var, accessible par la route et le rail.

Le Midi catégorie unifiante ?

« Pas de politique ». Dans la préparation de la manifestation, le mot d'ordre occulte les divisions au sein de la droite comme de la gauche.

A droite, la presse hésite entre l'encouragement, quand elle est sur le terrain (comme *L'Eveil Dracénois* de Draguignan ou *Le Progrès Républicain de Brignoles*), et la peur sociale qui peut amener *La République du Var*, publiée à Toulon, à ménager le gouvernement.

A gauche, *Le Petit Var* s'exprime peu sur le fond dans les premiers jours. Certes, le 9 mai le « spécialiste » Reuter y appelle les vigneron, « en dignes fils de la Révolution », au refus de l'impôt, et lie leur lutte à celle de tous les exploités contre le capitalisme. Mais en page 2. Le prudent Vigne, député socialiste (et viticulteur !), n'intervient pas dans le journal : il préfère tenir le terrain de sa circonscription de Brignoles, d'où le mouvement

14. Rapport du sous-préfet de Brignoles, 26 juin 1907, Arch. dép. du Var, 4 M 41.4.

est parti. Les députés socialistes Allard (Draguignan) et Ferrero (Toulon), rédacteur en chef du journal, ne donnent pas leurs éditoriaux habituels. Soutenir les viticulteurs contre Clemenceau reviendrait non seulement à faire éclater le Bloc de Gauche et sa suprématie électorale, mais encore à briser de profitables réseaux d'influence.

Enfin, le 11 mai, un éditorial du député radical-socialiste Martin, dont la circonscription de la périphérie toulonnaise compte nombre d'électeurs ruraux, salue le « grandiose » et « poignant » mouvement « des populations viticoles du Midi », qui « supprimant tout d'un coup tout ce qui sépare, tout ce qui divise, rapprochées dans une communion solennelle de sentiments et d'idées, attestent leur droit à la vie ». Au *Matin* qui s'effraie de l'antagonisme entre Nord et Midi, Martin répond : « Notre Midi n'est l'ennemi de personne... mais il veut vivre ». Transcendant les clivages, le Midi est ainsi catégorie totalisante, et efficace. Cette notion de Midi efface la provençalité : la presse varoise, comme les orateurs, parlent de la « crise du Midi ». Midi dans lequel on situe le Var, et le Sud-Est : la référence efficace n'est pas la Provence.

Cet unanimisme méridional est cependant mis en cause, à droite comme à gauche : « Le Midi bouge », titre le quotidien de droite, *La République du Var* (15 mai), mais un Midi d'irresponsables qui ont élu ceux qui le tuent !

Le socialiste *Cri du Var* (26 mai) doute des vertus de l'unité méridionale, puisque les gros, les loups et les fraudeurs du Midi sont avec les agneaux.

Cette prudence ne freine pas l'engagement de la plupart des socialistes ruraux. Significativement, la première délibération municipale publiée dans *Le Petit Var* (21 mai) est celle de Besse, fief socialiste. Le conseil et son maire Noël Blache soutiennent le « formidable mouvement de la viticulture méridionale... dont les intérêts exclusifs de la région du Nord ne sauraient plus longtemps justifier la méconnaissance ou l'abandon ».

Le 25 mai, « Le Conseil Municipal de la Commune qui, en toutes circonstances, sut marcher au premier rang de ceux qui luttent pour l'émancipation prolétarienne, ne saurait demeurer en arrière » et appelle donc à manifester à Carnoules le 26, « sans distinction aucune de parti politique ou de classe ». Ainsi s'articulent, tant bien que mal, « positions de classe » et front protestataire méridional.

L'union proclamée du Midi suture, au plan départemental, une absence de solidarité ville-campagne, et une difficile gestion politique de la crise.

Du mouvement anti-étatique à une conscience d'Oc ?

Le mouvement naît d'une désespérance économique ; avec le refus de l'impôt, la demande de démission de municipalités, il se retourne contre les

pouvoirs publics et l'Etat. Le risque était donc réel de voir la protestation utilisée contre le régime républicain, d'autant que l'influence des notables conservateurs et royalistes demeure forte dans l'arrondissement de Brignoles qui a donné le signal. Aussi bien, dès le début, le comité de Néoules précise que son appel au refus de l'impôt émane de bons citoyens, « serviteurs dévoués de la République », mais ruinés par la mévente¹⁵. Le but des manifestations « étant absolument agricole, le drapeau tricolore sera seul accepté dans le cortège ».

Dans ce contexte, le souvenir encore si vivant de 1851 semblait s'imposer : les paysans du Var avaient participé à un mouvement à allure anti-étatique pour défendre la République, et non pour la briser.

De fait la symbolique des cortèges est porteuse d'histoire. On défile par communes, drapeau communal, clairons et tambours en tête. *Le Cri du Var* du 16 juin évoque les Fédérés et « la levée en masse » de la démocratie villageoise en 1851.

Mais on peut remarquer qu'aucune des nombreuses pancartes que mentionne la presse ne fait référence à 1851. Signe peut-être d'une difficulté à articuler l'esprit républicain de la plupart des manifestants aux enjeux socio-économiques, et à la confusion politique, dont le référent historique ne peut rendre compte.

Les rares pancartes « politiques » semblent révolutionnaires. « C'est la lutte finale » proclame Besse. « Nous sommes en évolution, si nous n'avons pas satisfaction, nous aurons la révolution. Pour que cela prenne fin, il faut vendre le vin », dit Néoules. En fait, le vers de *l'Internationale* ne désigne pas la révolution : il accompagne l'image d'un vigneron menaçant d'un béchard un fraudeur. Les socialistes révolutionnaires majoritaires à Besse habillent de rhétorique révolutionnaire la revendication économique immédiate. Par contre, la formulation maladroite de Néoules, village partagé politiquement, pointe de façon ambiguë l'absence de perspectives politiques de cette lutte unitaire : « l'évolution » est cette tendance bien connue qui pousse pacifiquement les électeurs de gauche varois vers le parti le plus à gauche. La révolution, défensive, ne peut découler que d'une violence imposée aux démocrates. On retrouve 1851...

Faute de repères politiques, la « différence » méridionale peut-elle alors occuper le champ du symbolique ?

En télégraphiant aux manifestants de Béziers, le 12 mai – « *Vivo la terro maire e l'abitant que la boulego. Plus de poulitico ! Unioun en lengo d'O!* » – Mistral veut cimenter la protestation par la langue d'oc et par la conscience identitaire.

15. *Le Progrès républicain de Brignoles*, 21 avril 1907.

Les félibres varois sont organisés au plan départemental, mais quelque peu assoupis. Leur almanach *Lou Franc Prouvençau*, qui se voulait populaire et dialectal, a cessé sa publication depuis 14 ans ! S'ils soutiennent l'action (où certains comme Blache et Balp sont fort impliqués), c'est moins en félibres affichés qu'en compatriotes immergés dans le milieu rural. Et ce particulièrement pour les félibres isolés dans leurs localités.

Exemple particulièrement net : le conseiller d'arrondissement Jean-Baptiste Menut, de Tourves, viticulteur et félibre de longue date, soutient la république radicale de nombreuses poésies provençales, lues dans les cérémonies officielles et publiées parfois dans la presse. Au début du mouvement viticole, il publie un long poème en provençal qui appuie les revendications des vigneron. Mais le provençal n'apparaît ici que comme la langue naturelle du paysan, sans aucune revendication d'ordre régionaliste, sans allusion au félibrige.

Deux prises de position félibréennes intéressantes cependant.

A Draguignan, *L'Eveil Dracénois* est depuis longtemps ouvert au provençal, et particulièrement en cette année 1907 où l'école félibréenne du Dragon se structure. Ce journal de droite donne régulièrement un large écho aux idées régionalistes et décentralisatrices développées par *La Freirié Prouvençalo*, qui regroupe les félibres provençaux actifs. On a pu lire dans *L'Eveil* des appels pour fonder le parti communaliste et régionaliste de France. On ne s'étonnera donc pas de voir la crise viticole susciter des articles hostiles au pouvoir central. Le 13 juillet par exemple, un éditorial parlant au nom de tous les Provençaux proclame : « Nous voulons vivre notre vie régionale en hommes libres, traitant eux-mêmes de leurs affaires dans leurs comices ». Mais il ne s'agit pas là de prises de positions directement signées par les félibres dracénois.

La claire prise de position félibréenne vient d'un secteur excentré : les jeunes félibres de *L'Escolo de la Targo* de Toulon voient dans la crise confirmation de leur patriotisme d'Oc et possibilité de donner enfin à l'action félibréenne un support social. Fermes disciples du *capoulié* Dévoluy, ils veulent « aller au peuple ». C'est donc tout naturellement qu'ils écrivent au maire de Besse, Noël Blache¹⁶, conseiller général de Toulon et membre de leur *Escolo*¹⁷.

« *Moussu lou Consou de Besso, nouastre ajudaire*

L'Escolo Felibrenco de La Targo que seguis d'un conar esmóugu la boulegado d'independènci dóu Miejon de Franço ei lèi enganarello dóu Despoutisme Parisen, a destria la marco de freireisso dóu Municipi de Besso.

16. Archives privées. Je remercie Jean-Marie Guillon qui m'a communiqué ce document.

17. *Escolo Felibrenco de la Targo, cartabèu pèr 1909*. Toulon. Liste des membres.

Estènt que vous, Mèste Blache, n'en sias lou capou e l'empuradou, voulèn eici vous manda nouastre recounfor arderous emai l'afourtimen que comunian ensèn quouro s'agis d'apara lei dre dóu Païs d'O.

Coumo va dias senso cerca d'escampi, dins vouastro letro, tout en gardant prefound l'amour de Franço e de la Republico, cresèn que l'ouro pico de faire ausi au Gouvèr de Paris lou cri dóu sang e de la terro, que pouadon bèn badaïounna mai que jamai estoufaran. Voulèn viéure sus nouastro terro, de nouastro vigno ! Avèn proun endura, aro n'i a proun, lou pese crèho ! Lou Pople sauvara lou Pople ! »

L'adversaire est désigné : Paris. Mais Mistral calme le jeu. Malgré les supplications de Dévoluy, il refuse de présider l'énorme meeting de Montpellier le 9 juin (jour où les Varois manifestent à Brignoles). Le 9, les félibres toulonnais sont avec Mistral à Avignon pour une fête provençale. A cette occasion (restauration du palais des Papes), les « Patriotes de Provence » envoient certes un message de soutien aux viticulteurs du Languedoc. Mais l'événement, à Montpellier comme à Brignoles, se déroule sans eux.

Au delà du félibrige, la conscience d'une différence « nationalitaire » apparaît-elle dans l'événement ?

Il faut la montée en force du mouvement pour que, dans son premier éditorial du *Petit Var*, « Le Midi bouge », le 22 mai, Ferrero évoque le premier, mais défensivement, une spécificité ethnique méridionale : la crise a son origine dans « le capitalisme absurde qui fait de la misère avec de la richesse », or fraudeurs et betteraviers du Nord « se moquent comme d'une guigne de la misère des gens du Midi ! Ils exagèrent, disent-ils, dans le pays du soleil, on ne meurt pas de faim puisqu'on vit de chansons »... La différence ethnique est imposée aux Méridionaux, en péjoration. Dans sa réaction de fierté blessée, Ferrero ne va pas jusqu'à prendre en compte de façon positive cette « méridionalité » dont le Nord se gausse.

Le 26 mai au meeting de Carnoules, le délégué du comité d'Argelliers, Couralt, s'écrie : « Des Alpes aux Pyrénées, le Midi s'est levé tout entier ». Mais ce n'est pas pour opposer le Midi à la France : « les paysans de la France du Midi » appellent à la solidarité tous les travailleurs français, et demandent à la presse de dire « à la France entière qu'une des plus belles, de ses plus riches parties d'elle-même, est en train de s'effondrer misérablement »¹⁸.

Le propos est gauchi le 9 juin à Brignoles par un autre représentant d'Argelliers, Ollié : « Si demain on oublie les vers de notre grand poète Mistral : "*Lou paysan es lou cépoun de la natien*"¹⁹, et bien alors abandonnés de tous,

18. *Le Petit Var*, 29 mai 1907.

19. Le journal transcrit en provençal local le languedocien de l'orateur, que respectent d'autres journaux.

puisque la France se montrerait une marâtre, nous ferions comme les peuples opprimés et, nouvelle Irlande, nous ferions comme les Irlandais », cite sans commentaire *Le Petit Var*²⁰. A droite, *La République* ne commente pas non plus ces propos embarrassants : « l'orateur évoque l'antique rivalité du Nord et du Midi de la France. Si nous devons être abandonnés, nous aurions la ressource suprême des peuples opprimés, qui puisent leur force dans le désespoir et nous nous défendrons à l'exemple des populations d'Irlande »²¹.

Ce propos, prononcé « d'une voix d'airain », déchaîne les applaudissements²², les tambours battent aux champs. Et, pour couper le mouvement de l'opinion républicaine, le pouvoir dramatisera cette menace d'un « fédéralisme », que nombre de félibres, de droite et de gauche, ont propagé depuis les années 1890.

Mais le pouvoir ne la prend vraiment pas plus au sérieux que ne le fait la gauche « jacobine ». Ferrero y insiste dans *Le Petit Var* (25 juin), si « Les intérêts économiques du Nord sont diamétralement opposés à ceux du Midi... on a même parlé de séparatisme, de fédéralisme... l'unité nationale en tout ceci n'est pas le moins du monde en jeu. Les vigneron ne sont préoccupés que de la satisfaction de leurs revendications ».

Tout au plus, dans la phase ultime du mouvement, où les éléments conservateurs sont particulièrement actifs, la gauche les remettra-t-elle en place au nom de l'unité nationale. Ainsi, dans *Le Petit Var*, 19 juin 1907, le républicain Dr Fournier, du comité de Cuers, interpelle le réactionnaire vétérinaire Rastagne : « Quand, aux applaudissements d'une galerie en immense majorité réactionnaire, vous demandez la démission de toute autorité locale, la rupture des liens qui nous unissent au pouvoir central, la grève de l'impôt, la substitution de l'anarchie à l'ordre légal, et au besoin la séparation politique des régions fédérées d'avec la mère-patrie ... vous ne faites pas de politique ! » Rastagne reprenait effectivement les thèmes développés par l'*Éveil Dracénois*.

Il est clair que ce n'est pas dans ce registre « nationalitaire » et « fédéraliste » que s'exprime l'exaspération des viticulteurs.

Symbolique des manifestations et méridionalité.

Dix à douze mille à Carnoules le 26 mai, un peu moins le 9 juin à Brignoles (où les habitants et le maire clemenciste boudent), les manifestants

20. *Le Petit Var*, 10 juin 1907.

21. *Le Progrès républicain de Brignoles*, 16 juin 1907.

22. *Le Progrès républicain de Brignoles*, 16 juin 1907.

sont soudés dans la protestation « apolitique ». Les organisateurs n'acceptent que les drapeaux français, tout autre symbolique emblématique est apparemment impossible : ainsi la présence de socialistes ou félibres n'est donc pas affirmée par leurs drapeaux rouges ou sang et or.

En fait, l'expression symbolique de l'exaspération est à chercher dans la présence des femmes, et dans celle du provençal.

La présence exceptionnelle des femmes, donneuses de vie, est à la mesure du désespoir. A Carnoules, Néoules marche en tête, derrière son maire, et quatre jeunes filles portant le drapeau endeuillé de crêpe. A Brignoles, l'ordre du cortège est symboliquement modifié : derrière les quatre jeunes filles porteurs de drapeaux viennent « les grands-mères, mères et fillettes de cette commune »²³, puis les hommes.

Mais il faut remarquer que cette présence procède de ce que les Néoulais ont vu à Béziers. L'appel du comité de Néoules aux Varois demande : « comme à Béziers... que personne n'ait honte d'amener sa femme et ses enfants »²⁴. La présence de femmes est attestée dans les autres délégations : dans les pancartes du meeting de Brignoles, *Le Petit Var* signale : « Rocbaron – Portée par une femme : Femmes de cœur, suivons le pas de nos vaillants époux, défendons notre vie, celle de nos enfants ». Mais il semble bien que les Néoulais aient été seuls à mettre collectivement en œuvre cette symbolique extraordinaire.

La présence du provençal est tout aussi extraordinaire. Non que la langue soit morte : certes, la francisation est assurée par l'école, la commercialisation du vin, la lecture de la presse politique, mais le provençal reste langue ordinaire du travail et de la convivialité. Mais, malgré le souhait de Mistral, la solennité de l'événement semble n'appeler que le français.

Aux entrées de Carnoules, les banderoles qui saluent les manifestants sont en français. Le représentant d'Argelliers cite Mistral, mais s'exprime en français, comme les autres orateurs.

Certes, devant des auditoires ruraux, les hommes politiques ne dédaignent pas l'improvisation provençale pour appuyer affectivement une rhétorique initialement et nécessairement française. Ainsi les cercles villageois apprécient le provençal du socialiste Reymonenq (ouvrier à l'arsenal et conseiller municipal de Toulon) : il est originaire de La Roquebrussanne, près de Néoules. Chacun connaît aussi l'amour du conseiller d'arrondissement, le populaire viticulteur Menut, de Tourves, pour l'expression provençale.

23. *Le Petit Var*, 10 juin 1907.

24. *Le Petit Var*, 24 mai 1907.

Mais ce recours au provençal ne saurait dépasser le cadre de la connivence locale ou du petit pays. Les rassemblements de Carnoules et Brignoles s'adressent au pouvoir et à l'opinion française. Parmi les orateurs, des félibres comme Balp ou Blache, des boute-en-train provençaux comme Marin, maire de Camps, n'ont donc recours qu'au français. La parole « descendante » est française.

C'est de la foule que « monte » le provençal. Non, comme on pouvait le croire, dans le cri ou le chant prolongeant l'oralité provençale des ruraux. Quel village n'a pas alors son *disaire*, son *déclamaire* qui commente plaisamment, le plus souvent en provençal, l'actualité locale et nationale... Leur registre, qui est plus celui de l'improvisation que de l'écriture félibréenne, apparaît lors de la dislocation des meetings, par des « refrains vigoureux dans lesquels des poètes vigneron ont fixé toutes leurs légitimes espérances »²⁵. Mais, pendant la manifestation, c'est en français que chantent les orphéons des villages. A Brignoles la délégation de Néoules « fit impression surtout lorsqu'elle chanta devant la Mairie la *Marseillaise des Viticulteurs* »²⁶. Les Néoulais « entonnent la *Marseillaise des Viticulteurs*, due à M. Arnaud Philémon, félibre et viticulteur aux Arcs. Des applaudissements frénétiques accueillent le refrain de cette chanson qui se termine ainsi : – Debout, viticulteurs ! Combattons les fraudeurs. Marchons ! crions : Nous avons faim et nous voulons du pain – »²⁷. Ce Philémon Arnaud, viticulteur et potier, dont nous avons pu repérer les publications dans la presse locale en plaquettes à partir des années 1870 (il est né en 1851), est un modeste auteur bilingue, et félibre de longue date : c'est le français adéquat à la solennité de l'heure qu'il a choisi pour sa *Marseillaise*.

De même la grande majorité des pancartes brandies par les manifestants sont en français. Un français dans lequel les délégations rivalisent de verve et d'originalité, signe que la langue est pleinement intériorisée.

Mais la presse indique que certaines pancartes sont en provençal.

Ainsi à Carnoules sont signalées pour Néoules : « *A forço de serra, la taïolo petto* », pour Tourves : « *Creba dòu fan en boulegan la terro, jamaï...* » et un quatrain :

*Ouren de pan per la pouriou,
De gran de bla per l'ousselio,
Maï, per nourri de feniantas
Laïssaren lou ben per campas.*

On peut reconnaître la plume d'un versificateur local : le vigneron Menut ? le populaire chansonnier Léandre Giraud ?

25. *Le Progrès républicain de Brignoles*, 16 juin 1907.

26. *Le Progrès républicain de Brignoles*, 16 juin 1907.

27. *Le Petit Var*, 10 juin 1907.

A la manifestation de Brignoles on retrouve ces pancartes auxquelles s'ajoutent pour Montfort : « *Senso ficello la booundufo poun plus vira, foun que nou donnou resoun ou la bounbardo petara* » pour Tourves : « *La courejo a plus gés de traou, sian en trin de faire lei badaou* ».

Le petit nombre de ces pancartes marque-t-il une « fin de règne » pour le provençal, définitivement infériorisé dans la hiérarchisation des langues ? On peut au contraire, en rapport à cette suprématie du français, mesurer la nouveauté : jamais la langue d'oc n'est ainsi intervenue publiquement en arme. En enfreignant le tabou tacite qui réserve l'expression écrite socio-politique au français, elle procède de la même rupture symbolique que l'apparition des femmes, et c'est aussi à Béziers que les Néoulais ont pu la découvrir.

La presse ne mentionne pas que les délégués de Camps, qui défilent derrière Marin et le drapeau de la coopérative, les compactes délégations de Besse, fer de lance socialiste, ou de Flassans, aient brandi de pancartes en provençal. Pas plus que celles des puissants comités du sud, Cuers ou Le Beausset. Il n'est pas indifférent de remarquer que ces pancartes proviennent de localités de la région brignolaise, assez récemment acquises à la gauche, disputées au plan politique et syndical, et très actives dans le mouvement. Néoules a lancé l'action ; Tourves est un foyer mutualiste et syndical, son maire présidera en 1908, non sans réserves, le comité départemental de la gauche anti-clemenciste ; Montfort, bastion syndicaliste, est le fief du député Vigne, mais aussi du dirigeant syndical conservateur Fret.

Dans ces localités ouvertes à la modernité, l'apparition du provençal ne relève pas bien sûr de l'arriération. Par le provençal, que veut-on donc dire que le français ne dise pas ? A qui s'adresse-t-on ?

Le contenu des pancartes, leur indifférence à la graphie félibréenne, ne témoignent pas d'une revendication linguistique.

Remarquons aussi que les langues ne sont pas opposées, mais associées. Ainsi, la plupart des journaux citent le texte de la pancarte néoulaise à Carnoules : « *A forço de serra, la taiolo petto* », *Le Petit Var* en donne le texte complet : « *A forço de serra, la taiolo petto – 17 juin, dernier délai* ». Au provençal la sagesse des nations, au français l'urgence dans l'action et les objectifs.

Expression de la misère, menaces, ces pancartes, plus encore que celles rédigées en français, donnent la mesure de l'exaspération, tout en la rendant, si on peut dire, acceptable, par la bonhomie immémoriale du proverbe ou du bout-rimé. Elles n'abordent pas un registre plus idéologique, réservé au français. Ce n'est qu'avec la radicalisation du conflit que les Néoulais diront à Brignoles, et plus brutalement qu'en français : « *Per nouestreis enfans, vouren dé pen ou la révolution après démen* ».

Les pancartes provençales, certes minoritaires, sont sans doute un signal extrême parti de la base, que des paysans s'adressent à eux-mêmes, dans l'affirmation en dignité de leur identité sociologique et communale. Dans ces localités politiquement et syndicalement très divisées, scellent-elles provisoirement, au plus bas niveau idéologique mais au plus fort niveau affectif, une fragile unité villageoise ?

Le signal est-il reçu ? Il est significatif qu'après Carnoules ni les organisateurs, ni la presse ne font pas vraiment écho à cette apparition du provençal, qui étonne et amuse aussi quelque peu. Brignoles n'en sera que le prolongement. L'apparition du provençal n'a pas incité les dirigeants du mouvement à le brandir en arme.

A gauche, *Le Petit Var* donne sans commentaire le texte des pancartes : insister sur ces pancartes serait peut-être heurter de front les normes diglossiques dominantes, peut-être conforter le pouvoir qui dénonce le séparatisme.

A droite *La République* précise, après avoir présenté les pancartes en français : « Enfin, d'autres sont écrites en notre belle langue provençale ». Traditionnelle sensibilité conservatrice pro-félibréenne ? Mais *Le Var*, très à droite, et très ouvert aux publications en provençal, ne parle que des pancartes françaises, auxquelles il ajoute, en la francisant à demi : « A force de serrer, la *taïolo petto* »²⁸.

Après le meeting de Brignoles *Le Petit Var* et *La République* ne mentionnent pas de pancartes provençales, que seul évoque l'hebdomadaire local de droite *Le Progrès Républicain*.

La crise n'amène pas, dans les quotidiens les plus lus, ces articles en provençal ironique ou agressif qui pimentent à l'occasion une campagne électorale ou une polémique locale. Abandonnée au peuple, et à quelques littérateurs qui veulent en faire la langue d'un Peuple, la langue d'oc ne pourrait devenir arme du peuple sans ébranler le consensus sur le rapport « peuple »-pouvoir, et ses différentes instances de médiation, administratives, professionnelles, politiques. On comprend que les organisateurs et les journaux ne se risquent pas à en faire une arme. Encore moins à en faire la langue d'un Peuple.

Reflux du mouvement et recours à l'ethnotype

Le 9 juin à Brignoles, le comité de Néoules est investi des pleins pouvoirs pour former un comité départemental qui prend les mots d'ordre

28. *Le Var*, 30 mai 1907.

d'Argelliers. Cependant que le Languedoc connaît des événements dramatiques, la plupart des maires varois refusent de démissionner comme le leur demande le comité, et dorénavant la mobilisation de la droite inquiète la gauche.

Dans cette phase d'incertitudes, puis de reflux, le recours à la « méridionalité » accompagne et parfois suture les divergences d'appréciation sur le sens de l'événement.

Ainsi les socialistes sont partagés. Certains prennent aussi leurs distances avec le mouvement, qu'ils estiment trop peu révolutionnaire... A Toulon, les partisans du maire Escartefigue et du conseiller municipal Reymoneng, militant à l'arsenal, refusent qu'une action corporatiste amène la rupture avec Clemenceau. La « provençalité » du mouvement n'a rien qui les effarouche : Escartefigue doit une partie de sa popularité à sa verve provençale. Il accueille à l'hôtel de ville les félibres de *L'Escolo de la Targo*, dont le responsable, Esclangon, est secrétaire de mairie. En septembre 1907, il y saluera en provençal le congrès de *La Freirié provençalo*. Reymoneng est coutumier de l'intervention en provençal dans les cercles démocratiques de la région, et il est de ceux que les comptes rendus ironiques du conseil municipal, dans la presse toulonnaise hostile à la municipalité, font s'exprimer dans un français mêlé de provençal. Mais ces politiques mettront au service de Clemenceau leur habileté tactique, leur connaissance du monde politique varois... et leur parole provençale.

Aussi l'hebdomadaire de la fédération socialiste *Le Cri du Var* est-il bien peu mobilisateur dans la préparation du meeting de Carnoules. Son compte rendu (2 juin 1907) estime que ce rassemblement festif relevait plus de la solidarité avec le Languedoc que d'une vraie protestation. Les manifestants emplissaient les cafés de leur bonne humeur méridionale... « En général, ils n'avaient pas l'allure et la physionomie de gens qui souffrent » ! Le Midi ethnotypal n'est pas loin. Un article du député Allard, « *Socialisme et viticulture* », remet les pendules à l'heure le 9 juin : « Le mouvement des vigneronns du Midi, affamés par le jeu national du régime capitaliste, mérite, à tous les points de vue, d'attirer l'attention des socialistes ». Révolutionnaire dans ses formes, il sera socialiste dans ses perspectives quand il ne sera plus que celui des petits propriétaires et des ouvriers agricoles. Le Tourangeau Allard semble inaccessible aux spécificités identitaires du Midi, d'autant qu'il vient du Parti Socialiste de France, bien indifférent à ces questions.

Mais dans le numéro suivant (16 juin), alors que Reuter attend de la misère des paysans varois une « poussée vers l'idée collectiviste », *Le Cri du Var* ironise à nouveau : malgré les fanfares et les symboles héroïques, on a défilé à Brignoles en ordre débonnaire, plaisanté les belles spectatrices. « Il est vrai que, même en face de la « crise de misère » et du bruit des « appels de révolte de la faim », l'esprit provençal se traduit toujours par quelque côté ». Ethnotype encore, dans ce regard au ras du sol.

De leur côté, les cégétistes de Toulon n'ont accordé à la crise qu'une attention distraite. quatre mille ouvriers du port, réunis pour leurs revendications à l'appel de leur syndicat, « adressent au prolétariat viticole en révolte leurs sentiments d'admiration... et sont heureux de constater que le prolétaire d'hier, soldat d'aujourd'hui, sait se souvenir qu'il est fils de travailleur »²⁹. Belle façon d'évacuer dans l'affrontement de classe la lutte des petits propriétaires, et la spécificité méridionale.

Ces mêmes travailleurs peuvent lire au même moment dans *Le Petit Var* des analyses bien différentes. Dans son éditorial « *Le Nord contre le Midi* » (25 juin), Ferrero y prolonge sa critique du gouvernement par une mise en cause du racisme « français » anti-méridional : alors que les députés socialistes dénoncent la répression sanglante, « les radicaux affolés n'ont rien voulu entendre, ils ricanaient encore : ah ! le Midi bouge ! la farandole !... Haine d'intérêts, peur stupide du prolétariat, incompréhension du véritable état d'esprit d'une grande partie de la population méridionale ». « L'esprit parisien consiste à ricaner de toute chose extérieure aux fortifications... plus on s'enfonce dans la province sauvage, plus les choses et les individus paraissent ridicules aux yeux des habitants de la ville-lumière... Le Midi est la partie de la province la plus éloignée de la capitale, il est naturellement peuplé d'êtres terriblement comiques ! D'abord il y a l'assent, ça c'est irrésistible ! Il y a aussi la cuisine à l'huile et à l'ail, de quoi mourir de rire ! Puis la Cannebière, les Martigues, Six-Fours et Gonfaron, un tas d'endroits rigolos vaguement déterminés, entre Bordeaux, Toulouse et Nice, là-bas dans le Midi, qui sont merveilleusement risibles !... Sont-ils amusants, ces sacrés Méridionaux ! Le soleil, les cigales, le tu-tu-pan-pan, et Tartarin, et Numa Roumestan ! Leurs révolutions sont des révolutions d'opéra-comique ! Puisque je ne vends pas mon vin, je vais mettre le feu à la préfecture, c'est toujours ça, Té ! Les Méridionaux demandent quelque chose, on s'esclaffe, on ne les écoute pas... »

Fils d'une Bretonne et d'un Italien, ce Méridional sait ce qu'est l'imbécile xénophobie. Au nom de la provincialité et de la francitude, depuis 25 ans à droite comme à gauche³⁰ on l'a traité d'étranger dans les campagnes électorales. Au delà des exubérances « cigalières » des Méridionaux de Paris³¹, ses séjours parisiens de député lui ont fait mesurer la péjoration du Midi. Ferrero, qui vient du Parti Socialiste Français, y a apprécié d'autant plus les positions de Jaurès sur la question méridionale, que le problème est évacué

29. *Le Petit Var*, 19 juin 1907.

30. *Le Petit Var* ne s'ouvre aux socialistes qu'à partir de 1902-1906. Dans sa période radicale antérieure, il est violemment anti-italien, et n'est pas tendre pour les socialistes.

31. Toulon n'avait pas été épargné par les descentes estivales et ostentatoires des félibres et cigaliers de Paris, venus inaugurer les plaques et bustes à la mémoire de personnalités locales.

dans le Var, dans l'affirmation syndicale « prolétarienne », la vision de classe du guesdiste Allard, le pragmatisme indifférent de Vigne. Sentiment ethnique de dignité, la « méridionalité » de Ferrero lui permet d'effacer ses déceptions varoises, et ses indignations parisiennes. Quel écho pouvait-elle avoir parmi ses lecteurs ?

Le rassemblement du Luc et le provençal

La crise se calme dans l'été 1907, mais le Bloc de Gauche varois a éclaté. Les Clemencistes rallient des hommes de droite et des socialistes, comme Reymonenq. Devant des publics difficiles, Reymonenq parle provençal et retourne l'auditoire³². Menut salue plaisamment en vers provençaux Clemenceau reçu à Brignoles. Parole « descendante » affective et efficace. Mais les Clemencistes n'ont pas recours à l'écriture politique du provençal. Le journal qu'ils lancent fin 1907 pour toucher le milieu rural, *Le Petit Brignolais*, fait une large place au provençal dans les registres du divertissement ou de la poésie, mais rien de vraiment politique, sinon quelques passages de Menut.

En riposte, est convoqué au Luc un rassemblement de la gauche anticlémentiste, dans un faisceau de symboles : Le Luc est le lieu habituel des congrès électoraux de la démocratie avancée, il a été surtout le cœur de l'insurrection de 1851. La date, dimanche 23 février 1908, est à un jour près anniversaire de 1848, que les Cercles célèbrent avec ferveur. On fait lancer l'appel par trois « organisations politiques d'avant-garde du Var, fidèles à ses traditions véritablement démocratiques », le Cercle des Travailleurs du Luc, le Cercle du 24 février du Beausset, l'Union Républicaine et Socialiste de Besse, trois cercles qui ne sont pas affiliés à un parti, mais sont « bien connus de la démocratie varoise pour la part qu'ils ont prise dans les luttes et la victoire du parti avancé contre la réaction »³³.

Maître d'œuvre de la préparation, *Le Petit Var* publie alors une série d'articles : « Quatre paysans du cercle du 24 février du Beausset nous adressent leurs réflexions sur les événements du jour exprimés dans cette savoureuse et expressive langue qu'est la langue provençale. Nous nous faisons un plaisir de les insérer »³⁴. Placé sous l'égide de la Seconde République, le cercle est qualifié alors de haut-lieu du radicalisme avancé, il s'oppose à une forte droite locale.

32. Grâce à l'obligeance de Mme et M. Serpillon, descendants de Reymonenq, nous avons pu publier son témoignage manuscrit sur ces interventions (R. MERLE, *op. cit.* note 3).

33. *Le Petit Var*, 5 janvier 1908.

34. *Le Petit Var*, 21 janvier 1908.

L'initiative est peut-être spontanée. Mais le journal de Ferrero la met en valeur en première page, où ces articles frappent par leur longueur, et par leur ton. Leur registre n'est pas celui du coup de patte humoristique, en supposée parole paysanne, dont on en trouve au même moment quelques exemples venus de Brignoles dans *Le Petit Var*. Le style est simple, imagé, mais sans populisme, l'argumentation posée. Affirmation du rôle des paysans dans la consolidation de la République, dénonciation de Clemenceau, « *a trahi leis peysans doon Miéjou qué l'avien fa nouma sénatour* » (le Var coïncide donc avec le Midi, le *Miéjou*), nécessité de l'organisation syndicale paysanne, union avec « *leis ouvriers, leis coumerçants et tout aquéli qué gagnoun sa vido en travaillan* », défense (un peu embarrassée) des ouvriers de l'arsenal, « *es pas l'ooumentation qué réclamoun qué noun fa ooumenta leis impositiens, es lou gaspillagi qué si produit dins touti lis arsenas qué noun fa tout lou maou* », et surtout nécessaire contrôle des élus : « *Ce que tenen surtout à avé, ès que lou poplé siegué lou mestré et non aquéli qué noumo per lou représenta* ». En écho direct au rôle des femmes dans le mouvement de 1907, on exige leur droit de vote.

Quel sens donner à ce recours à la langue du peuple ? Ces articles indifférents aux normes mistraliennes ne contiennent aucune revendication de langue, aucun discours sur la langue. La langue est un outil. « *Espliquarai en quaouqueis articles dins nouastro lenguo* »³⁵ ... Notre langue, la langue des paysans, que les pancartes du printemps ont mise en évidence.

Ils utilisent le registre argumentatif, normalement réservé au français. Certes, à l'occasion d'une campagne électorale ou d'une polémique, il peut arriver que des billets en provençal accèdent à ce registre, mais seulement sous le couvert de l'anonymat ou du pseudonyme, en fausse délégation de parole populaire. Or ici la série est signée. « *Giraou* » est bien Giraud, viticulteur, dont la plume française suit dans le journal la préparation de la manifestation (le cercle du Beausset est chargé de l'enregistrement des adhésions à l'appel).

Le choix de langue est ainsi dégagé de l'habituel : « Je dis cela en provençal parce que je pratique mal le français ». Il ne s'agit plus d'un journaliste qui veut « faire peuple » pour mieux toucher. Pour la première fois dans l'expression provençale une parole « ascendante » (le « peuple » parle) est substituée à une parole « descendante » (on parle au « peuple »). Parole vraie qui « horizontalement » va par le journal toucher l'ensemble des organisations de base. Ce recours au provençal renforce l'exigence démocratique qui est au cœur de la manifestation projetée.

Le provençal des pancartes était un indicateur apolitique de l'exaspération populaire. Après la « trahison de Clémenceau », le provençal des articles

35. *Le Petit Var*, 28 janvier 1908.

affirme une autonomie d'analyse et de décision de la « base », un autre rapport aux dirigeants. *Le Cri du Var* se félicite que l'appel soit lancé « par de bons militants » et non par des élus³⁶. Les militants sont allés jusqu'au bout en le lançant aussi en provençal. Choix d'autant plus intéressant qu'il ne vient pas de la zone où le mouvement de 1907 s'est déclenché, et dont les délégations brandissaient des pancartes provençales, mais d'une localité dont les délégations à Carnoules et à Brignoles ne portaient pas de pancartes en provençal.

L'initiative n'avait-elle pour but, en communication efficace, de marquer symboliquement l'adhésion de la démocratie villageoise au rassemblement ?

Comme elle ne précède que de quelques jours le rassemblement, il est difficile d'en apprécier les échos. Dans la foulée des articles du Beausset, une lettre en provençal, en provenance du Cuers, est publiée, d'autres sont mentionnées.

La lettre de Cuers est signée Bertrand père, qui dit ne pas être agriculteur. Dans son compte rendu de la manifestation du Luc, *Le Petit Var* évoque le père Bertrand, ancien adjoint au maire de Cuers, qui aborde son insigne des Lanterniers anti-religieux et se sent rajeuni de vingt ans. Cet ouvrier cordonnier fut de ceux qui, au Cercle de l'Avenir, avaient suscité les premières candidatures socialistes varoises, accueilli Blanqui en 1880...

Les lettres évoquées viennent de la zone de Saint-Tropez, qui fournit dans la célèbre campagne électorale de 1893, où Clemenceau fut battu, quelques belles plumes provençales, et qui nourrira bientôt les chroniques du *Cri du Var*.

On le voit, si l'initiative hors-normes du Beausset a quelque écho auprès de personnalités emblématiques, mais atypiques, elle n'amène pas les Cercles et associations, dont les appels à la manifestation emplissent *Le Petit Var*, à utiliser le provençal.

Le journal ne poursuivra pas une publication provençale après le meeting du Luc. Était-elle trop dérangeante au regard des normes diglossiques ?

Le meeting (3 à 6 000 personnes : chiffre important pour ce Var où Clemenceau a tant d'obligés) prolonge la symbolique de 1907, mais en la modifiant profondément : les orateurs parlent devant une mer de drapeaux rouges, dont un porté par deux jeunes filles de Besse ; les femmes sont présentes, mais pas dans la séparation des sexes. La référence à 1851 est cette fois importante, *Le Cri du Var* a d'ailleurs commencé dans la préparation du meeting la publication de l'ouvrage de N. Blache sur l'insurrection, paru en 1869. Mais l'usage du provençal n'est pas signalé dans la manifestation. L'initiative du Beausset semble comme en suspens...

Il est cependant possible d'en repérer des suites, parfois inattendues.

36. *Le Cri du Var*, 5 janvier 1908.

L'inscription de Camps et autres suites...

Dans la campagne électorale de 1908, *Le Cri du Var* publie de nombreux textes en provençal, mais dans un registre local souvent humoristique, qui tranche avec le contenu et le ton des articles du Beausset. Retour à la case départ. Il en va de même dans la presse clémenciste, qui ne se prive pas du billet humoristique anti-socialiste.

Autre retour au provençal, Blache le romancier français prépare dorénavant une publication provençale ; dans sa *Bataio de Pamparigousto*, qui paraîtra en 1914, il y salue Mistral et l'autonomie communale, mais pour l'essentiel conforte par ses joyusetés ethnotypées les visions consacrées du Midi cigalier.

La vraie nouveauté vient de Camps.

Le local de la coopérative porte en 1907 la devise « *Union-Solidarité* ». Avec son agrandissement, initié en 1908, la façade s'orne d'un cadran solaire, accompagné selon l'usage, d'une inscription. Mais cette inscription est provençale :

*Passant, aquèou cadran
Marco l'aoubo nouvèlo
Reveille ti paysan,
E douarbe la parpèlo*³⁷

Là encore, cette inscription en langue d'oc sur un édifice « public » est une nouveauté absolue : tournées vers le passé, les plaques uniquement provençales apposées par Félibres et Cigaliers en hommage aux Provençaux célèbres ont un tout autre caractère : elles défendent la Provence et sa langue. Indifférente aux normes félibréennes, et sans revendication de langue, l'inscription de Camps est tournée vers l'avenir, elle accompagne une initiative inscrite dans la modernité technique et idéologique. Elle n'est pas opposée au français, mais complémentaire, dans un partage des langues où le provençal est sur le versant de l'affectif et le français sur celui de l'idéologique.

La tradition locale l'attribue au maire Marin, président de la coopérative. L'inscription qui parachève l'œuvre est donc à recevoir, à travers la personnalité complexe de Marin, dans le registre du symbolique.

La coopérative jouxte le cercle « rouge » de l'Avenir, mais elle doit être à tous. 54 membres en 1906, 65 en 1907, 106 en 1908³⁸, soit la grande majorité des petits propriétaires (qui dans ce village de chapeliers ne sont

37. L'inscription perdue aujourd'hui, mais elle a été modifiée lors de travaux de peinture : « *Passant / Aquen cadran / Marquo l'aoubo novello / Reveille ti paysan / Et donarbi la parpello* ».

38. Coopérative de Camps, Registre des délibérations.

pas tous paysans). En 1908 Marin la dit formée de toutes les nuances de l'opinion, mais surtout de républicains³⁹. Le provençal scelle l'unanimité villageoise, fruit d'une « œuvre de socialisme pratique qui par sa parfaite organisation est unique en France »⁴⁰. Il est associé à une rupture importante, et positive, dans les mentalités.

Ces clivages que l'inscription suture traversent aussi Marin : syndicaliste de gauche avec Vernet, il fait aussi adhérer sa coopérative au syndicat conservateur ; il appelle au rassemblement anti-clemenciste de 1908, mais est attaqué par les socialistes pour ses faiblesses clemencistes.

Au delà des Campiens, c'est à tout le monde paysan que l'inscription s'adresse, dans sa langue. Archaïque au regard de l'idéologie dominante, le recours à la langue d'Oc est pour Marin ancrage dans la modernité : l'abandon du provençal, la dépossession culturelle, sont ressentis comme des handicaps dans la prise de responsabilité sociale concrète.

Mais en soudant le monde rural le provençal en marque aussi la différence, voire l'isolement. Sans doute est-ce pour cela que dans les localités de la région de Brignoles les coopératives qui naissent nombreuses à partir de 1908 (Besse, Montfort, Néoules, etc) n'y recourent pas. C'est en français seul que passe ici l'intégration à la modernité.

Ainsi, de façon complexe et diversifiée, la crise de 1907 aura, en modifiant fugitivement le partage hiérarchisé des langues, mis en évidence les possibilités d'un rôle social et politique de « la langue abandonnée au peuple », dans la mesure où elle permettait, mieux que le français ou différemment, l'expression d'une conscience rurale qui ne coïncide pas exactement avec l'expression qu'en donnent ses organisations professionnelles et politiques.

René MERLE

39. Demande de prêt au ministre de l'agriculture, 7 janvier 1908, A.D. Var, 14.M.7.

40. Lettre au Conseil général, 7 janvier 1908, A.D. Var, 14.M.7.